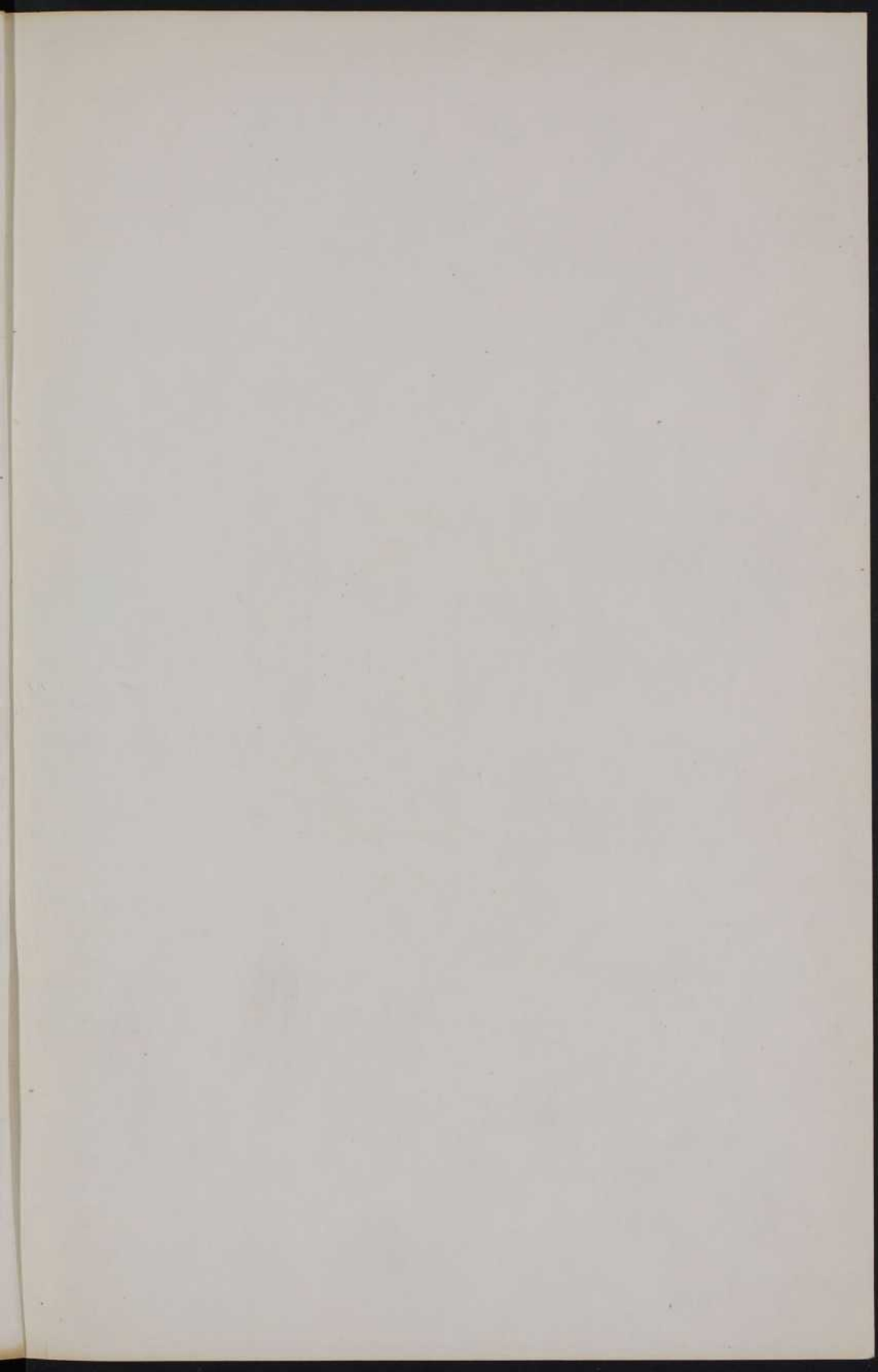
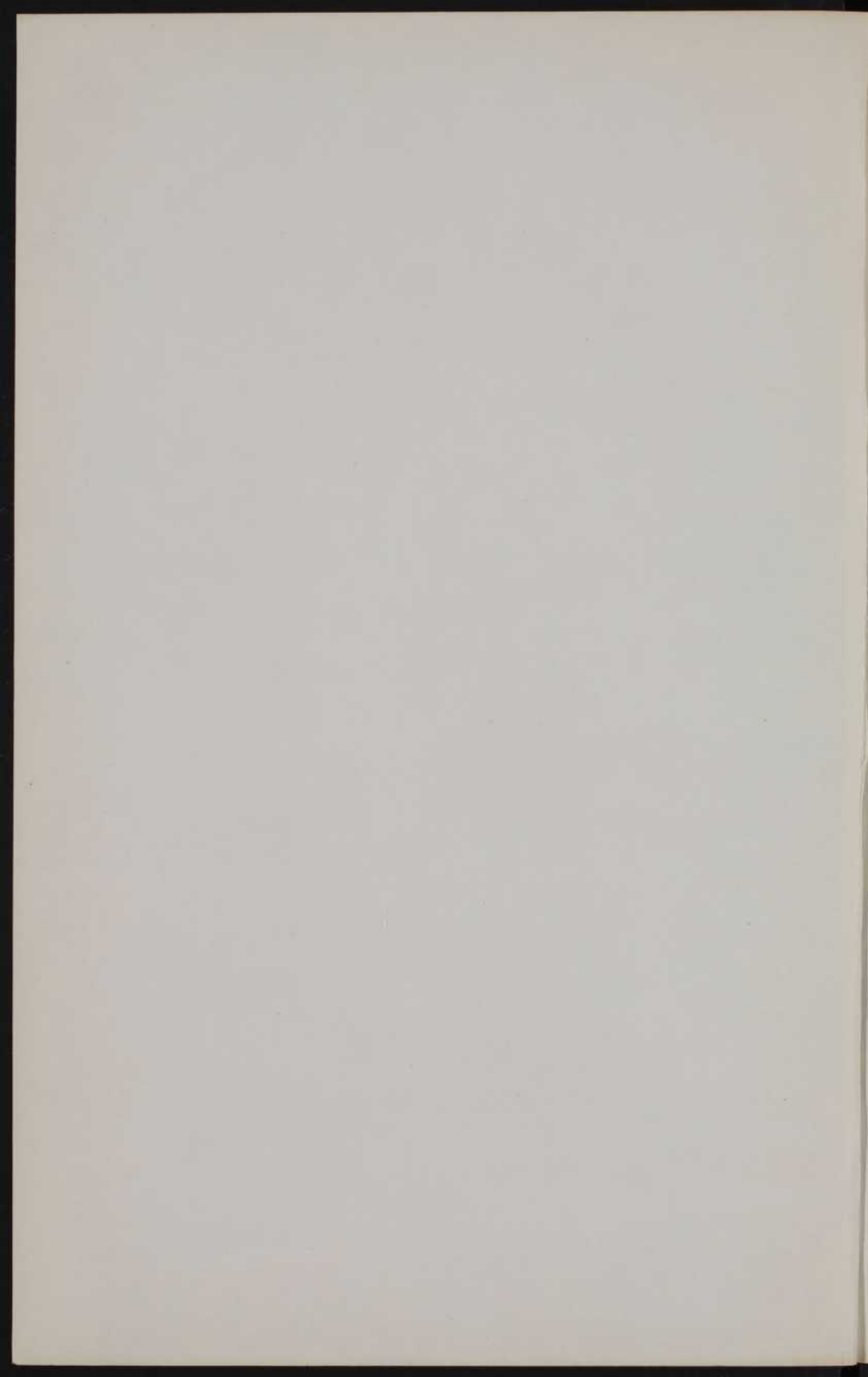


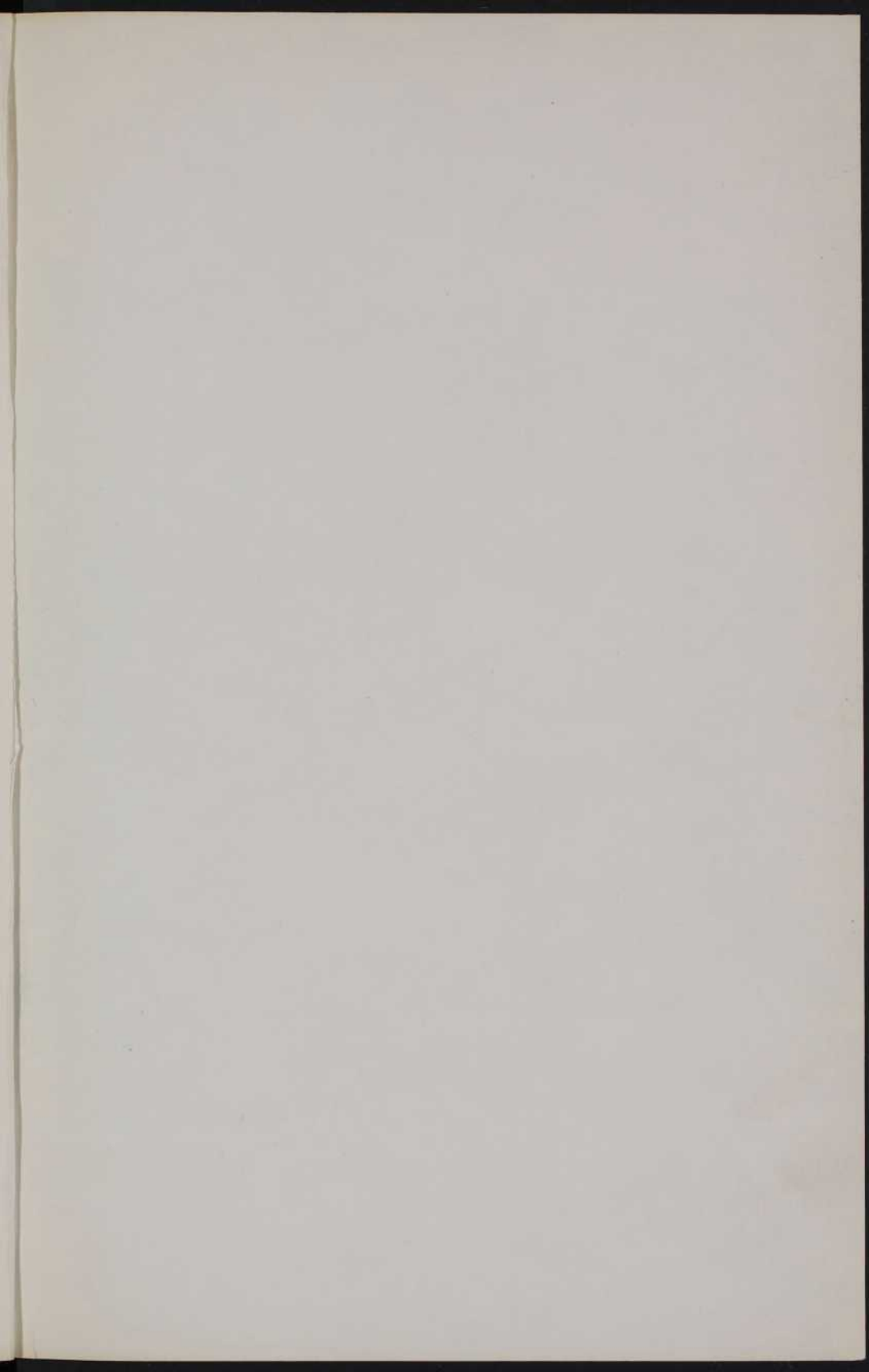


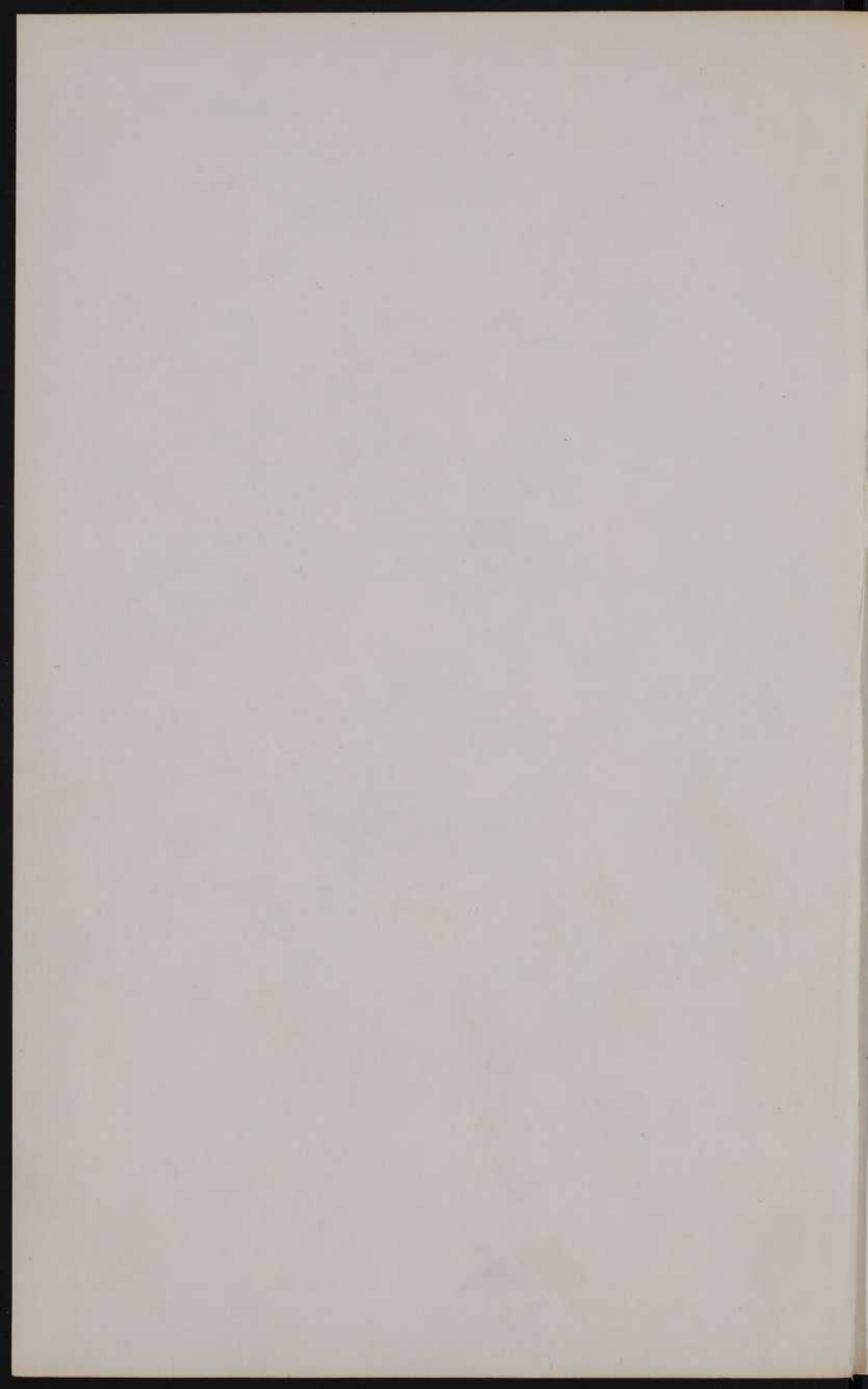


Bibliothèque Nationale du Québec









L'Introduction de
L'IMPRIMERIE
au Canada



ÆGIDIUS FAUTEUX, M.S.R.C.

Chapitre I

LES PIONNIERS DE L'IMPRIMERIE
SUR LE CONTINENT
NORD-AMÉRICAIN



L'Introduction de
L'IMPRIMERIE
au Canada

Une brève histoire par
ÆGIDIUS FAUTEUX, M.S.R.C.



Publiée dans les intérêts de l'Imprimerie par la
COMPAGNIE DE PAPIER ROLLAND LIMITÉE
MONTRÉAL, CANADA
1957

Z
206
F3

B. Q. R.
NO. 863

COPYRIGHT, CANADA, 1957



PRÉFACE

ON A VOULU que cette édition de l'Histoire des commencements de l'Imprimerie canadienne fût précédée d'une brève introduction. A cette occasion, l'auteur croit qu'il n'est pas tout à fait hors de propos de fournir quelques mots d'explication sur la genèse de son modeste travail. En toute justice, il tient d'abord à déclarer que l'idée première ne lui en appartient pas; elle appartient tout entière aux esprits dirigeants d'une de nos plus grandes entreprises industrielles, la Compagnie de Papier Rolland Limitée. Des liens réciproques l'unissent en effet à l'imprimerie qui, d'une part, est presque toute sa raison d'être et à laquelle, d'autre part, elle fournit son plus indispensable aliment matériel. Se rendant parfaitement compte que grandir l'imprimerie c'est se grandir elle-même, elle a cru qu'il y aurait quelque profit, pour les milliers d'artisans qui poursuivent en notre pays cette carrière, à connaître mieux encore le passé de leur glorieuse corporation, à être retrempés en quelque façon dans leur propre histoire.

Il n'y a peut-être pas d'histoire particulière qui fasse plus d'honneur au pays où elle s'est déroulée, parce qu'il n'y en a peut-être pas où apparaissent avec plus d'éclat toutes les qualités qui font le succès, l'intelligence, l'intégrité, la persévérance et l'ambition. Nos imprimeurs canadiens n'ont qu'à la

Préface

relire et à s'en imprégner pour en tirer, avec un orgueil de leur métier plus fier encore, un renouveau de cette énergie qui doit les conduire à des destinées toujours plus hautes.

Tel a donc été, dans la pensée de ceux qui l'ont conçu, l'objet à la fois utilitaire et patriotique de la présente entreprise. Il méritait, croyons-nous, d'être signalé d'une façon toute spéciale à l'attention du lecteur. La maison Rolland elle-même trouvera-t-elle que nous nous y sommes appesantis avec un peu trop d'insistance? Cela n'est pas impossible, à en juger par le soin scrupuleux qu'elle a eu jusqu'ici d'écarter de cette publication la plus légère apparence de réclame. Non pas par modestie sans doute, mais par le plus honorable des calculs, et comme pour laisser au geste qu'elle faisait toute sa valeur objective, elle a tenu à ne laisser paraître d'elle-même que ce qu'elle ne pouvait absolument éviter. Il est donc permis de croire que, si elle eût été consultée, elle eût préféré conserver jusqu'au bout la même attitude digne et réservée. Mais, fort heureusement, elle n'a pas été consultée, et elle doit aujourd'hui payer l'imprudence d'avoir oublié qu'un historien a aussi son devoir, celui d'être indiscret jusqu'à l'impitoyabilité.

Mais de l'ouvrage lui-même, que conviendrait-il maintenant de dire? Le point est délicat, car, quelque désir qu'il en ait, l'auteur ne peut décidément pas vanter sa propre production. Ce dont il peut témoigner cependant, c'est qu'il fut l'homme le plus surpris du monde lorsqu'on vint lui proposer à brûle-pourpoint d'entreprendre une étude historique sur les débuts de l'imprimerie canadienne. Suffisamment absorbé déjà par d'autres travaux, il eût eu tout intérêt à décliner poliment l'honneur aussi excessif qu'inattendu qu'on lui faisait; mais, séduit par la noblesse d'un programme où un admirable sens pratique s'alliait avec le plus large esprit public, et en même temps un peu tenté par le vif intérêt du sujet, il n'écoula pas son premier mouvement et finit par accepter. Consciencieuse-

Préface

ment, il s'est mis à l'oeuvre et, après de longs mois dépensés à fouiller les archives et à dépouiller les vieilles gazettes, il est enfin arrivé tant bien que mal aujourd'hui au bout de sa tâche. Le résultat vaut-il vraiment l'effort qu'il a coûté et surtout est-il à la hauteur du but que l'on s'était proposé? A d'autres, encore une fois, d'en juger.

Est-il besoin de dire que l'auteur n'a pas la prétention d'avoir écrit une histoire complète et surtout définitive des commencements de l'imprimerie canadienne? Dans les limites restreintes qui lui avaient été assignées, il n'a pu en esquisser qu'un rapide tableau. C'est d'ailleurs un sujet qui n'avait encore été qu'effleuré jusqu'ici par quelques rares amateurs au hasard de recherches bibliographiques et personne n'avait encore tenté de l'explorer méthodiquement et dans son ensemble. A force de bribes patiemment recueillies et laborieusement assemblées, il a été enfin possible de reconstituer au moins dans ses grandes lignes toute une époque jusqu'ici mal connue.

Ainsi dégagée avec plus ou moins de bonheur de l'ombre où elle était restée enveloppée jusqu'ici, l'oeuvre à la fois héroïque et modeste des pionniers de l'imprimerie canadienne apparaît plus digne de notre admiration et de notre respect. A tous ceux qui continuent la même oeuvre aujourd'hui il nous semble que cette leçon du passé doit être un utile adjuvant et même un précieux réconfort. C'est du moins le but que nous avons rêvé et pour peu que nous y soyons parvenu, nous estimons que notre travail n'aura pas été perdu.

Aegidius Fauteux





Chapitre 1

LES PIONNIERS DE L'IMPRIMERIE SUR LE CONTINENT NORD-AMÉRICAIN

L'IMPRIMERIE qui multiplie indéfiniment les signes de la pensée et les rend impérissables, est incontestablement l'une des plus fécondes et des plus merveilleuses inventions des temps modernes. Elle est la dernière des trois phases qui ont marqué les progrès de l'expression humaine. De même qu'après de longs siècles l'écriture s'est superposée à la parole, elle a fini par se superposer à son tour à l'écriture.

Certains sont même allés jusqu'à dire que l'imprimerie, par la grandeur des conséquences et par l'abondance des résultats, est de beaucoup supérieure à toutes les autres découvertes, et même à celle de l'Amérique. Sans compter que les comparaisons de cette sorte, entre des objets essentiellement différents, ne peuvent jamais être adéquates, une conclusion semblable s'inspire, à l'endroit du Nouveau-Monde, d'un détachement qui est plutôt européen, et il ne nous est pas facile d'y souscrire absolument. Parce que nous avons à nous demander où nous en serions nous-mêmes si l'Amérique attendait encore son découvreur, nous ne

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

sommes pas prêts à admettre du premier coup que Christophe Colomb le cède à n'importe quel autre, même à Jean Gutenberg. Cependant, nous ne nous faisons pas pour cela de l'imprimerie une idée moins haute. Ici comme ailleurs, elle est devenue partie intégrante de la civilisation, et à tel point que l'on a vraiment peine à concevoir qu'il y a eu un temps où elle a pu ne pas exister. Bien plus, il n'y a peut-être pas de coin au monde sur lequel elle ait plus universellement étendu son empire, tant par le moyen du livre que par celui du journal. Du haut en bas de notre vaste continent, entre les rives des deux océans qui l'enserrent, toute une armée de presses géantes remplit l'espace d'un bourdonnement formidable et, jour et nuit, vomit de toutes parts par mille gueules béantes un flot toujours grossissant de matière imprimée dont le flux et le reflux ballottent du calme à la tempête tout un peuple immense. Plus que d'autres peut-être nous avons intérêt à tout connaître de cette force sociale dont l'action ne fait à peine que commencer, et qui, irrésistible déjà, pétrit sans relâche les esprits et les coeurs de cent vingt millions d'individus. Quelle a été sa source première, à quelle époque a-t-elle pris naissance, de quel endroit précis s'est-elle d'abord élancée, quels ont été les premiers ouvriers qui l'ont mise en branle? Voilà autant de questions que nous ne pouvons nous empêcher de nous poser et auxquelles c'est précisément l'objet de ces pages d'apporter une brève mais claire réponse.

La Nouvelle-Espagne s'attribue la première presse à imprimer

S'il est vrai que l'utilité de l'histoire est de projeter sur l'avenir la seule lumière qui puisse un peu l'éclairer, la lumière du passé, rien ne saurait mieux nous aider à pressentir les possibilités pour ainsi dire infinies qui s'offrent encore à l'Imprimerie, ce facteur prépondérant de la vie moderne, que ce rapide énoncé de ses débuts en Amérique, à cause du saisissant contraste que nécessairement il établit entre le gigantesque brasier qui luit aujourd'hui et la vague étincelle qui, il y a

Les Pionniers de l'Imprimerie sur le Continent Nord-Américain

à peine un peu plus de trois siècles, en fut le miraculeux point de départ.

Au temps où Jean Gutenberg, vers 1436, s'essayait en tâtonnant à créer les premiers rudiments de cet art typographique qui devait révolutionner le monde, il n'y avait guère que les hardis pêcheurs basques qui s'égarèrent de temps à autre du côté de la future Amérique, et, même s'ils eussent connu la mirifique invention du bourgeois de Mayence, ils n'auraient pas songé à emporter une presse avec eux dans leurs barques fragiles. Christophe Colomb lui-même, près d'un demi-siècle plus tard, avait d'autres soucis. Avant d'essaimer de la ruche natale, et de traverser l'Atlantique, l'Imprimerie dut nécessairement attendre que la civilisation, dont elle n'est que la suivante, eût définitivement pris pied sur le sol du Nouveau-Monde et, lorsque cette opportunité tardive lui fut enfin fournie, vers le milieu de XVI^e siècle, elle était déjà sur le point de célébrer le premier centenaire de sa vigoureuse existence. Et c'est à Mexico, l'antique cité des Aztèques, que revient l'honneur de lui avoir donné pour la première fois asile. Elle y eut l'Espagne pour glorieuse introductrice, cette même Espagne que l'on s'obstine aujourd'hui à regarder comme une nation arriérée et qui n'en fut pas moins pendant de longs siècles à la tête du monde par l'esprit d'entreprise.

Les origines de l'imprimerie mexicaine sont restées longtemps nébuleuses et ce n'est qu'après de longs et patients tâtonnements que les bibliographes sont enfin parvenus, non pas à préciser d'une façon absolue, mais à serrer d'un peu près la date exacte de son commencement. Isaiah Thomas, dont *l'Histoire de l'Imprimerie en Amérique* a paru pour la première fois à Worcester en 1810, avait entendu dire qu'un livre avait été imprimé dans la capitale de la Nouvelle-Espagne en 1604, mais il n'en put jamais découvrir le titre, et s'il pouvait se relire aujourd'hui, il serait sans doute étonné d'apprendre que *l'Histoire de la Nouvelle Espagne* d'Arigo Martinez, qu'il a dû se

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

résigner à inscrire en tête de sa liste comme le premier ouvrage sorti des presses de Mexico, en 1606, n'en était en réalité que le cent-dixième et peut-être le cent-quinzième. Dès 1837, dans sa *Bibliothèque Américaine*, Ternaux gagnait déjà 35 ans sur Isaiah Thomas en attribuant la palme au *Vocabulario* de Molina paru en 1571, mais il était encore loin du compte. C'est en effet de 1540 que date le plus ancien livre actuellement connu qui ait été imprimé au Mexique. Malheureusement il ne nous reste plus de ce vénérable ancêtre du livre américain que les deux derniers feuillets. Et c'est presque miracle que ces quatre pages elles-mêmes aient subsisté après les vicissitudes qu'elles ont subies et que Henry Harrisse nous raconte dans sa *Bibliotheca Americana Vetustissima*. Elles venaient à peine d'être découvertes dans la bibliothèque provinciale de Tolède, reliées avec un autre ouvrage, lorsqu'elles disparurent mystérieusement pour n'être retrouvées que vers 1870 dans une boîte de bouquiniste de Londres par un fureteur espagnol, dom Pasqual de Gayangos. L'ouvrage qui est aujourd'hui connu sous le nom de *Manual de Adultos* avait pour auteur Christophe Cabrera, qui était de Burgos, mais notaire apostolique à Mexico. Il est écrit en vers, imprimé en caractères gothiques et l'on présume qu'il devait comprendre à peu près 38 feuillets, soit 76 pages du format petit folio à la mode espagnole.

Il n'est pas sûr toutefois que le *Manual* de Cabrera ne soit pas un jour détrôné de son poste d'honneur comme l'ont été tant d'autres avant lui. L'on prétend en effet qu'un autre ouvrage a été imprimé à Mexico dès 1536, et ce serait l'*Escala Spiritual*, un traité pieux de Saint Jean Climaque, traduit du grec en espagnol par Fray Juan de Estrada. Ce volume est resté jusqu'ici introuvable et personne ne peut se vanter de l'avoir jamais vu, mais il a été signalé dès 1625 avec des indications assez précises par Augustin Davila Padilla et tout indique qu'il a en effet existé.

Mais si un heureux bibliophile parvient jamais à dénicher cet

Les Pionniers de l'Imprimerie sur le Continent Nord-Américain

Escala Spiritual de 1536, il aura très probablement cette fois atteint la limite. Il paraît certain, en effet, que la première presse a été apportée à Mexico par Mendoza, le premier vice-roi de la Nouvelle Espagne, quinze ans environ après la réduction de Montezuma par Fernand Cortez. Or, Mendoza n'étant arrivé à Mexico que vers le milieu de 1535, il ne semble guère possible d'enlever à l'*Escala*, publié en 1536, son titre de priorité. Lors même que l'on aurait imprimé auparavant quelques abécédaires ou des feuilles détachées, il n'en resterait pas moins à proprement parler le premier livre.

Personne ne peut dire de façon sûre qui a imprimé l'*Escala*, mais s'il se retrouve, l'on découvrira probablement qu'il porte la même firme que le *Manual de Adultos* publié en 1540, celle de Jean Cromberger. Ce Cromberger était un imprimeur de Séville, en Espagne, qui ne traversa lui-même jamais les mers. Il avait simplement accepté d'établir à Mexico une succursale de son imprimerie sévillane et il en avait confié la direction à Juan Pablos, originaire de Brescia, qui a dû imprimer de ses mains et l'*Escala* et le *Manual* de Cabrera. C'est donc Juan Pablos et non pas Jean Cromberger que les imprimeurs de l'Amérique doivent saluer comme leur plus lointain aïeul.

Qu'il nous suffise d'ajouter que l'on estime à une centaine environ le nombre des ouvrages qui ont été imprimés à Mexico de 1536 à la fin du XVI^e siècle, et nous aurons assez parlé du Mexique dont la production typographique a pu se ralentir plus ou moins de temps à autre, mais n'a jamais cessé jusqu'à nos jours.

Il est temps que nous passions aux régions plus proches de nous.

Aux premiers jours de la Nouvelle-Angleterre

Exactement un siècle de distance sépare l'introduction de l'imprimerie dans le Mexique de l'introduction de l'imprimerie dans l'Amérique anglaise. Ce n'est pas à dire cependant que les

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

Bretons aient été beaucoup plus lents que les Espagnols eux-mêmes à se prévaloir dans leurs nouvelles possessions du grand et suprême moyen de communication légué à l'humanité par Jean Gutenberg. Lorsque, vers 1639, dans un geste qui paraissait si simple, mais qui devait avoir dans l'histoire une répercussion si profonde, un obscur imprimeur manoeuvra pour la première fois sur le sol américain la rudimentaire presse à bras qu'il avait apportée avec lui d'Angleterre, il n'y avait guère plus de 30 ans que le premier établissement anglais avait été fondé à Jamestown, et il n'y avait pas encore 20 ans que les Puritains amenés par le *Mayflower* avaient abordé sur les côtes du Massachusetts.

C'est Cambridge qui a le très grand honneur d'avoir donné naissance à la première imprimerie, comme elle se vante déjà d'avoir donné naissance à la première université dans toute cette partie de l'Amérique du Nord qui s'étend du golfe du Mexique à la mer boréale. Personne n'avait jamais songé à lui contester son titre glorieux de berceau de l'art typographique, lorsque, tout à coup, en 1879, quelqu'un s'avisa de le réclamer en faveur de l'état du Maryland. Allions-nous assister à une querelle comme celle des sept villes qui se disputent la naissance d'Homère? C'est ce que l'on dut se demander pendant un temps. Le Massachusetts en fut naturellement ému, mais son alerte heureusement fut de courte durée.

Thomas Joseph Scharf, écrivain catholique, avait lancé ce canard le plus naïvement et le plus honnêtement du monde, dans une *Histoire du Maryland*. Il croyait savoir que le Jésuite Andrew White, venu dans le Maryland à la suite de Lord Baltimore, en 1633, y avait publié, peu après, un catéchisme à l'intention des Indiens de la région. Pendant longtemps ce catéchisme aurait été introuvable, mais un autre Jésuite, le R. P. McSherry venait, paraît-il, d'en découvrir un exemplaire dans les archives de la Compagnie de Jésus, à Rome. M. Scharf expliquait le silence qui avait entouré jusque-là la presse du

Les Pionniers de l'Imprimerie sur le Continent Nord-Américain

Maryland par le fait que presque aussitôt après sa mise en opération, elle avait été détruite avec les autres propriétés des Jésuites au cours d'une agression. Cette découverte réjouit le coeur des citoyens du Maryland autant qu'il alarma celui des citoyens du Massachusetts. Il devait être réservé à un Jésuite de mettre fin à cette mystification. Le Père Dewitt, de Georgetown University, estimant que son ordre était assez riche de gloire et n'avait aucun besoin de dépouiller qui que ce fût à son profit, n'a pas hésité à déclarer que les prétentions de M. Scharf étaient dénuées de tout fondement et que, dans ce cas comme dans tant d'autres, le désir avait été tout simplement le père de la pensée. Il était vrai que le Père McSherry avait découvert dans les Archives de la Compagnie de Jésus, à Rome, un catéchisme par le R. P. Andrew White, mais l'on n'avait oublié qu'une chose et c'était de noter que ce catéchisme était manuscrit. Et c'est ainsi que Cambridge a été promptement restituée dans son titre de berceau de l'art typographique dans l'Amérique anglaise.

Quoiqu'il n'apparaisse sur aucune des publications sorties de sa presse, le nom du premier ouvrier qui a ouvert la longue série des imprimeurs de l'Amérique du Nord nous a été conservé. Il s'appelait Stephen Daye. Un ministre non conformiste, le Révérend Jesse Glover, qui espérait trouver sur les côtes du Massachusetts la liberté religieuse qui lui manquait en Angleterre et qui se souciait d'alimenter par des publications pieuses la foi des ouailles puritaines qu'il comptait y retrouver, l'avait engagé à le suivre et lui avait fourni l'équipement nécessaire. La mort de son généreux patron pendant la traversée n'empêcha pas Daye de poursuivre son projet et, dès 1639, il ouvrait à Cambridge son modeste atelier. Il était loin d'être un maître dans son art et les quelques ouvrages qu'il a produits ne témoignent guère en faveur de son habileté professionnelle. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que les magistrats et les Anciens de Cambridge aient songé, après quelques années d'essai, à lui

THE
WHOLE
BOOKE OF PSALMES
Faithfully
TRANSLATED into ENGLISH
Metre.

Whereunto is prefixed a discourse de-
claring not only the lawfullnes, but also
the necessity of the heavenly Ordinance
of singing Scripture Psalmes in
the Churches of
God.

Coll. iii.

*Let the word of God dwell plenteously in
you, in all wisdom, teaching and exhort-
ing one another in Psalmes, Hymnes, and
spirituall Songs, singing to the Lord with
grace in your hearts.*

James v.

*If any be afflicted, let him pray, and if
any be merry let him sing psalmes.*

Imprinted

1640

La première édition du "Bay Psalm Book" imprimée par
Stephen Daye à Cambridge, Massachusetts.

Les Pionniers de l'Imprimerie sur le Continent Nord-Américain

donner un remplaçant un peu mieux qualifié. A partir de 1649, l'on constate en effet qu'il est passé du rôle de maître imprimeur à celui de simple ouvrier sous Samuel Green, son successeur. Quoi qu'il en soit, et malgré ses lacunes, il reste le pionnier de l'art typographique dans notre partie du monde et, à ce titre, sa mémoire mérite d'être pieusement conservée.

Durant sa courte carrière officielle, Stephen Daye a peu produit, et il y avait à cela de multiples raisons. Les auteurs ne foisonnaient pas autour de lui et ceux qui sentaient le besoin de se faire imprimer aimaient mieux pour la plupart recourir aux typographes de Londres, beaucoup plus lointains, mais un peu moins malhabiles. Quelques proclamations, ici et là un tract religieux lourd de forme mais léger de poids, et de petits almanachs annuels de quelques pages, voilà à peu près tout ce qui pouvait alimenter une presse à Cambridge dans ces temps préhistoriques, et il n'y avait pas là de quoi la faire gémir. Stephen Daye a imprimé dès l'année 1639 une couple de ces petites choses que le vent de l'oubli a d'ailleurs emportées et qui n'ont jamais été retrouvées; mais c'est de 1640 que date le premier livre digne de ce nom sorti de son atelier.

Ce premier-né des livres américains est aujourd'hui universellement connu sous le nom de *Bay Psalm Book*. Quoiqu'il soit de bien pauvre apparence et misérablement imprimé, il est le trésor par excellence des collections d'amateurs. Dix-sept cents exemplaires en ont été distribués ou vendus par les premiers éditeurs, mais à peu près tous ont depuis longtemps disparu, littéralement effrités par les doigts trop gourds des Puritains austères ou par les doigts trop fébriles de leurs ferventes épouses. L'on n'en connaît aujourd'hui que dix exemplaires subsistants, dont l'un se trouve à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford, et dont les autres, à deux exceptions près, sont enfouis à perpétuité dans des collections publiques, de ce côté-ci de l'Atlantique, et n'ont plus, par suite, aucune chance de passer sous le marteau du commissaire-priseur. Et c'est ce qui

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

fait le désespoir de nombreux amateurs d'Americana dont l'ambition suprême serait de capturer un jour cet oiseau rare de la bibliophilie, et qui de jour en jour comptent de moins en moins sur la réalisation d'un impossible rêve. Le temps n'est plus d'ailleurs où il puisse arriver à un bibliophile quelconque une aventure aussi heureuse que celle dont fut le héros, vers 1857, M. Henry Stevens et qu'il a lui-même racontée avec tant d'humour dans ses "Recollections of Mr. James Lenox".

Il y avait déjà dix ans que M. Stevens, de concert avec le grand libraire londonien, Wm. Pickering, fouillait terre et monde pour fournir à M. Lenox un exemplaire de ce même *Bay Psalm Book* dont nous venons de parler et dont l'absence sur les rayons de sa bibliothèque empêchait le collectionneur new-yorkais de dormir. Les efforts combinés des deux plus habiles limiers de la bibliophilie que l'on ait de longtemps connus, avaient été vains jusque-là. Et voilà qu'au cours d'une vente chez Sothby, en 1857, M. Stevens, qui s'amusait à défaire nonchalamment quelques paquets en attendant l'encanteur, découvre avec stupéfaction, perdu au milieu d'un tas d'autres brochures insignifiantes, le précieux psautier si longuement désiré. Et, ô ironie du sort, il le retrouvait au milieu des livres du libraire même qui l'avait pourchassé avec lui, William Pickering récemment décédé. M. Stevens refait soigneusement le paquet, s'en éloigne prudemment mais sans le perdre de l'oeil, et, après s'être composé une figure de circonstance, avec cet art consommé de comédien où il était passé maître, il attend le moment fatidique. On en arrive enfin au paquet en question qui est offert aux acheteurs comme lot et sans avoir été particulièrement décrit. Avec le plus grand sang-froid du monde et sans que sa voix trahisse la moindre émotion, M. Stevens débute par offrir du tout la somme de six pence. Un seul amateur, un M. Lily, à qui une longue expérience a sans doute appris qu'il fallait toujours suspecter le célèbre libraire, se croit tenu d'enchériser après lui par acquit de conscience, mais, après

Les Pionniers de l'Imprimerie sur le Continent Nord-Américain

avoir scruté vainement l'oeil toujours fermé de son rival, après avoir même été jusqu'à défaire à son tour le paquet mis en vente, il se croit rassuré et il quitte. Le lot est finalement adjudgé à M. Stevens pour la somme ridicule de 19 shillings. Ce ne fut qu'à ce moment que le rusé compère laissa percer sa joie. Intrigués par l'empressement inusité qu'il mettait à prendre possession de son acquisition récente, ses confrères lui demandèrent: "Mais qu'avez-vous donc eu de si rare, M. Stevens?"—"Oh! ce n'est rien, répondit-il, ce n'est que le premier livre imprimé en Amérique." Et laissant l'assistance déconfite, il enfouit soigneusement le *Psautier* de Stephen Daye dans la poche de sa redingote et s'en alla triomphant. Quelques jours après il revendait £80 à M. Lenox le petit bouquin qui venait de lui coûter 19 shillings.

Un autre exemplaire, celui de M. Brinley, l'avant-dernier, croyons-nous, qui soit passé en vente publique, a atteint en 1879 le prix de \$1200.00. Aujourd'hui où la chasse aux raretés bibliographiques est devenue un carnaval de l'extravagance et où le prix de certains livres a atteint une hauteur fantastique, quelle lutte homérique à coups de bank-notes ne verrait-on pas se livrer autour du *Bay Psalm Book* si, par un hasard que personne ne semble plus espérer, il réapparaissait sur la table d'un de nos grands encanteurs!

En 1640, les Puritains étaient à même d'acheter le *Bay Psalm Book* moyennant vingt pence, et la vente des 1700 exemplaires, la totalité de l'édition, a rapporté aux éditeurs, £141, 13s. 4d., soit à peu près la moitié de la somme obtenue pour un seul, en 1879, par M. Brinley. *Habent sua fata libelli.*

Cambridge continua pendant assez longtemps d'être l'unique foyer de l'imprimerie dans l'Amérique du Nord. A mesure que la population augmentait et que la communauté s'organisait, l'activité typographique s'y faisait en conséquence plus grande. Cette activité s'accrut surtout à partir de 1660, alors que la Corporation pour la Propagation de l'Évangile importa de

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

Londres une presse nouvelle qui devait être uniquement employée à l'impression de livres en langue indienne. Cette presse était cependant logée sous le même toit que celle déjà apportée en 1639 par le Rév. Jesse Glover et l'une et l'autre étaient sous la direction commune de Samuel Green, le successeur de Stephen Daye.

Green ne paraît pas avoir été lui-même du métier au temps où il accepta le poste d'imprimeur officiel. Les premières publications sorties sous son nom ressemblent par leur rudesse et par leur imperfection à celles de Daye qui était en effet devenu son employé. En 1660, lorsqu'il s'agit d'imprimer les tracts indiens de John Eliot, la Corporation pour la Propagation de l'Évangile a encore cru devoir faire venir d'Angleterre un typographe d'une expérience un peu plus sûre, du nom de Marmaduke Johnson. Cependant Samuel Green, qui a été pendant plus de quarante ans imprimeur à Cambridge et qui y est mort en 1702, à l'âge avancé de 87 ans, a eu tout le temps de bien apprendre son art, et il semble en plus en avoir inculqué aux siens et le goût et l'amour, car il est l'auteur de toute une dynastie de Green dont quatre générations ont fait l'honneur de la typographie américaine.

C'est toutefois principalement à Marmaduke Johnson que l'on doit l'impression des rarissimes tracts de John Elliot, et particulièrement de l'*Indian Primer*, et de l'*Indian Bible*, les plus célèbres de tous. Pendant qu'il exécutait ce dernier travail, en 1662, il fut traduit devant le tribunal de l'endroit, sous la grave accusation d'avoir, étant déjà muni d'une femme au vieux pays, aliéné l'affection de la fille de Samuel Green, sans le consentement de son père. Condamné à une forte amende et enjoint de retourner à son foyer en Angleterre, il n'en resta pas moins à Cambridge et, en 1663, on le retrouve à la casse achevant de composer la Bible indienne. Une lettre de cette même année nous apprend qu'à la demande du Rév. John Eliot, l'on avait décidé de reprendre Johnson et de le soumettre à

Les Pionniers de l'Imprimerie sur le Continent Nord-Américain

une épreuve d'un an, sa collaboration étant pour ainsi dire indispensable à l'oeuvre si malheureusement interrompue par sa conduite légère. Pour que les rigides magistrats du pays des *Blue Laws* et des *Scarlet Letters* aient dû se résigner à un semblable accommodement sur un chapitre qui leur tenait particulièrement au coeur, il fallait que la mansuétude du digne John Eliot fût communicative au-delà des ordinaires limites et surtout que Marmaduke Johnson fût, au moins pour son temps, un artisan d'une supériorité manifeste. Il est vrai qu'une fois son utilité finie, dès 1664, le volage imprimeur fut définitivement mis à pied et sans plus de miséricorde, par ses protecteurs intéressés de la veille.

De Cambridge, l'imprimerie ne devait pas beaucoup tarder à s'étendre dans le reste de la Nouvelle-Angleterre et jusque dans les provinces méridionales qui bordent l'Atlantique. Mais la ville de Boston était trop voisine de la presse-mère pour n'être pas la première à recueillir sa progéniture. L'enfant y naquit en effet en 1674. Il était plutôt débile et ses commencements furent difficiles. La faiblesse de ses premiers vagissements était loin de laisser prévoir l'active et féconde carrière qu'il était appelé à remplir. On sait qu'il n'a fallu à Boston que quelques années pour prendre définitivement la tête de l'Imprimerie sur ce continent et, encore aujourd'hui, elle est un des grands centres d'impression du monde ainsi qu'il convient à l'Athènes de l'Amérique du Nord.

John Foster, qui ouvre la série des imprimeurs bostonniens, n'eut pas un règne particulièrement glorieux. Dans sa courte carrière, il n'eut le temps et la capacité de publier que quelques petits tracts et d'inévitables almanachs. Quoiqu'il fût peu expert en son art, il n'en laissa pas moins à sa mort, en 1681, un vide dont s'inquiéta Boston. L'on ne venait que de humer l'encre d'imprimerie et son odeur capiteuse était déjà montée au cerveau. C'était déjà un ferment de progrès dont on sentait qu'une communauté un peu ambitieuse ne pouvait pas se priver.

M A M U S S E
WUNNEETUPANATAMWE
UP-BIBLUM GOD
NANEE SWE
NUKKONE TESTAMENT
KAH WONK
WUSKU TESTAMENT.

Ne quoshkinnumuk nashpe Wuttinneumoh *CHRIST*
loh asowelic

JOHN ELIOT.

C A M B R I D G E :

Printcuop nashpe *Samuel Green* kalt *Marmaduke Johnson*.

1 6 - 6 3.

La première bible indienne, imprimée par
Samuel Green et Marmaduke Johnson.

Les Pionniers de l'Imprimerie sur le Continent Nord-Américain

Il n'y avait pas d'homme du métier disponible, mais les entêtés bourgeois de Boston ne se crurent pas empêchés par si peu. Ce qui importait, c'était que leur presse ne restât pas inactive et que, bien ou mal, elle continuât de fonctionner. Devant les instances de ses concitoyens, Samuel Sewall, qui était un magistrat respecté, mais qui n'avait jamais été imprimeur, voulut bien accepter, pour l'accommodation du public, la succession du regretté Foster. Tout le monde connaît ce personnage de comédie qui n'avait jamais su distinguer un bémol d'un dièse et qui, un jour qu'on l'invitait innocemment dans un salon à faire de la musique, ne s'en mît pas moins résolument au piano en disant: "Je n'ai jamais appris, mais je vais essayer." Samuel Sewall fit un peu de même, il essaya. Malheureusement, ses capacités ne furent pas à la hauteur de son civisme, et, reconnaissant lui-même son insuffisance à la tâche, il demanda peu après et obtint d'être relevé de ses fonctions. Fort heureusement, le vétéran de Cambridge, le vieil imprimeur Samuel Green, vint alors à la rescousse de la presse bostonnienne en détresse en lui prêtant l'un de ses fils, élevé à son école. Samuel Green Junior et, peu après lui, son frère Bartholomew, furent les véritables fondateurs de l'art typographique à Boston. Avec eux, l'imprimerie y'entra dans une ère de progrès, quoique traversée encore de vicissitudes diverses. Thomas Fleet, Samuel Kneeland, James Franklin et son illustre frère, Benjamin Franklin lui-même, n'eurent qu'à suivre le sillage qu'ils avaient d'abord tracé pour faire de la capitale civile du Massachusetts la capitale intellectuelle de l'Amérique pendant plus d'un siècle.

Le premier journal que l'on connaisse sur ce continent, le *Boston News Letter*, a été lancé pour la première fois à Boston en avril 1704, et, si l'initiative en est due au maître de poste John Campbell, c'est Bartholomew Green qui a la gloire d'en avoir été le premier imprimeur.

Le *Boston News Letter* n'était qu'une petite feuille aux dimen-

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

sions exigües qui paraîtrait bien mesquine à côté des éléphantiques journaux d'aujourd'hui, mais il n'en a pas moins déclenché le grand mouvement de la presse américaine et à ce titre il a pesé sur les destinées du monde d'un poids encore plus lourd que bien de ses plus volumineux successeurs.

Mais un seul journal, même le *News Letter*, dont la vitalité fut assez grande pour lui permettre de subsister trois-quarts de siècle, ne pouvait suffire longtemps à satisfaire l'avidité intellectuelle de Boston. Dès 1719, la *Boston Gazette* entraît à son tour dans la carrière et deux ans après, en 1721, apparaissait le *New England Courant*, dont la grande distinction est d'avoir eu quelque temps Benjamin Franklin comme éditeur et imprimeur. Rien ne témoigne mieux quelle fourmillière d'activité était déjà l'imprimerie à Boston que l'apparition simultanée de trois journaux à cette époque encore ancienne, alors qu'une seule autre feuille avait à peine commencé de paraître dans tout le reste de l'Amérique du Nord, à Philadelphie.

Une entreprise des Quakers

C'est en effet à Philadelphie qu'appartient, après Boston, le premier rang dans le palmarès de l'Imprimerie en Amérique. Les Quakers de la Pennsylvanie n'étaient pas moins entreprenants que les Puritains du Massachusetts et surtout ils n'étaient pas moins ardents à la défense de leurs idées. Pour avoir été devancés par eux dans le domaine de l'Impression, ils ont la meilleure excuse possible, celle de leur venue tardive. De tous les groupements américains, ils furent en effet les moins lents à comprendre l'importance primordiale de cette institution encore relativement nouvelle qu'était l'imprimerie. Ils l'ont établie pour ainsi dire au seuil de leur premier établissement comme l'une de ses bases principales. Dès 1685, Philadelphie, fondée par William Penn, seulement deux ans auparavant, en 1683, possédait une presse. William Bradford en était le titulaire. Et nous ne connaissons pas d'autre cité américaine


Les Pionniers de l'Imprimerie sur le Continent Nord-Américain

dont la liste d'imprimeurs s'ouvre par un nom plus glorieux.

Par la durée autant que par l'importance de ses services, William Bradford est un de ceux qui ont le plus hautement honoré en Amérique la noble profession d'imprimeur. Il ne pratiqua à Philadelphie qu'un temps relativement court. Après sept ans d'un labeur qui aurait dû lui valoir une autre récompense, il se sentit tellement outré par une explosion d'intolérance dont il avait été la victime qu'il n'hésita pas à s'éloigner en secouant sur le seuil de l'ingrate cité la poussière de ses sandales. Sa carrière subséquente à New York a montré quelle perte considérable avait faite en sa personne la Pennsylvanie. Il laissait cependant derrière lui pour continuer son oeuvre un de ses fils, Andrew, et jusqu'en 1791 trois générations de Bradford soutinrent avec dignité au milieu des Quakers la réputation qu'il avait attachée à son nom. Philadelphie a d'ailleurs été particulièrement favorisée sous le rapport des imprimeurs. Elle en a eu de nombreux et d'éminents, parmi lesquels il convient de citer surtout, dans la période des débuts, outre les Bradford, les Samuel Keimer, les David Hall, les Christopher Sower, les Henry Miller, et les John Dunlap. Il en est un cependant qu'il faut mettre à part et dont on peut dire qu'il domine tous les autres. Nous voulons parler de l'illustre Benjamin Franklin. Après avoir débuté très jeune à Boston comme apprenti et, apparemment du moins, comme maître imprimeur, sous la férule un peu rude de son frère James, Franklin émigra à Philadelphie et ne tarda pas à s'y établir à son compte. En peu d'années, il se trouva à la tête d'un important atelier d'imprimerie et d'une maison de librairie florissante. Ses fameux *Poor Richard's Almanacks* se débitaient à eux seuls à plus de dix mille exemplaires et l'élan qu'il sut donner à la *Pennsylvania Gazette* fut tel que ce journal subsiste encore après deux cents ans sous le nom modifié de *Saturday Evening Post*. Animé d'une rare conscience professionnelle, il a contribué plus que tout autre en son temps à avancer autour de lui l'art typo-

A
COLLECTION
OF ALL THE
L A W S
Of the PROVINCE of
PENNSYLVANIA:
NOW IN FORCE.

Published by Order of ASSEMBLY



PHILADELPHIA:
Printed and Sold by B. FRANKLIN,
M,DCC,XLII.

Les goûts et les décisions de Benjamin Franklin en matière typographique, ainsi que ses talents d'imprimeur, exercèrent une influence profonde en Amérique du Nord

Les Pionniers de l'Imprimerie sur le Continent Nord-Américain

graphique et certaines de ses publications, comme son fameux *Cicero's Cato Major*, dont il était lui-même si fier, feraient encore honneur aux imprimeurs mieux outillés d'aujourd'hui.

Il ne fut peut-être pas moins grand imprimeur que grand homme d'Etat et que grand inventeur. Même après que la vie publique l'eût pris entièrement, il ne cessa jamais de porter le plus vif intérêt à la profession qu'il avait tant aimée. Il s'en est réclamé jusque dans la célèbre épitaphe qu'il a composée sur lui-même.

THE BODY OF
BENJAMIN FRANKLIN
PRINTER
(LIKE THE COVER OF AN OLD BOOK,
ITS CONTENTS WORN OUT,
AND STRIPT OF ITS LETTERING AND GILDING)
LIES HERE, FOOD FOR WORMS
YET THE WORK ITSELF SHALL NOT BE LOST
FOR IT WILL, AS HE BELIEVED, APPEAR ONCE
MORE IN A NEW AND MORE BEAUTIFUL EDITION
CORRECTED AND AMENDED
BY ITS AUTHOR

Mais il est temps de se demander quelle part revient à la province de New York dans ce mouvement progressif de l'introduction de l'imprimerie sur le territoire américain. Elle n'a commencé à y participer qu'en 1693. A notre époque, l'on a un peu de peine à comprendre qu'une colonie aussi importante et dont les destinées si grandes devaient déjà être en germe dans l'esprit d'entreprise de ses habitants, ait attendu si longtemps avant de harnacher pour son service le grand pouvoir de la presse. On en a donné plusieurs raisons, dont la principale serait l'opposition systématique du gouvernement royal qui ne se souciait aucunement de fournir à la volonté populaire un moyen d'expression.

Le gouverneur Lovelace avait déjà proposé en 1668 l'établissement dans New York d'une presse officielle, mais il ne l'avait fait que timidement et il ne fut pas entendu. L'événement

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

ne devait se produire que vingt-cinq ans plus tard, grâce à un singulier concours de circonstances. William Bradford, l'imprimeur de Philadelphie, qui avait pu sortir de la prison où l'avait jeté la faction religieuse qui lui était adverse, mais qui ne parvenait pas à rentrer en possession de sa presse et de ses caractères arbitrairement confisqués, avait cru devoir, vers la fin de 1692, réclamer justice auprès de Benjamin Fletcher, qui était en même temps gouverneur de la Pennsylvanie et gouverneur de New York. Or, Fletcher, qui venait de conduire contre le Canada une expédition militaire dont il s'enorgueillissait, songeait précisément à perpétuer par l'impression la mémoire de ce remarquable exploit. La rencontre lui apparut providentielle. Il voulut bien accorder à Bradford le redressement de son tort, mais à la condition qu'il le suivrait à New York. Le Quaker, déjà suffisamment dépité par ses concitoyens, ne se fit guère prier, et, dès 1693, il était déjà installé à New York dans ses nouvelles fonctions, aux appointements fixes de £40 par an. Un de ses premiers soins fut de contenter le désir glorieux de son nouveau protecteur en imprimant, en cette même année 1693, le célèbre *Narrative of an Attempt made by the French of Canada upon the Mohaques Country*, qui est encore aujourd'hui l'une des plus rares productions de toute la littérature historique américaine. Ce ne fut pas d'ailleurs la seule preuve qu'il donna de son activité. Le *Bulletin de la New York Public Library* pouvait, il n'y a pas très longtemps, dresser une liste de 38 publications qui sont sorties de l'atelier de Bradford pendant les premiers douze mois qui ont suivi son arrivée dans New York. C'est assez dire combien, rien qu'à ce train, le catalogue de son oeuvre a pu à la fin devenir imposant. Pendant trente ans en effet, il fut le seul imprimeur dans New York et pendant vingt autres années encore, il continua d'opérer concurremment avec d'autres, mais au premier plan toujours. Lorsqu'il mourut en 1752, à l'âge vraiment patriarcal de 94 ans, il n'y avait tout au plus que sept ou huit ans qu'il s'était résigné à prendre sa retraite.

Les Pionniers de l'Imprimerie sur le Continent Nord-Américain

Le premier concurrent de William Bradford fut John Peter Zenger, arrivé à New York vers 1726. Cet Allemand, qui était surtout féru de politique et dont l'humeur était plutôt querelleuse, fut dans l'imprimerie une sorte de *Stormy petrel*. Il commença par entrer en lutte ouverte avec Bradford en dressant contre la *New York Gazette*, que ce dernier avait fondée le premier, le *New York Weekly Journal*, et s'étant ensuite attaqué au gouvernement lui-même, il finit par y gagner plusieurs mois de prison.

Après Bradford et après Zenger, nous aurions voulu parler de Hugh Gaine, de James Rivington, de John Holt et de plusieurs autres New-Yorkais qui ont occupé une place considérable dans la profession, mais ils appartiennent à ce qu'on pourrait au moins appeler l'adolescence de l'imprimerie dans New York, et ce serait sortir du cadre forcément restreint que nous nous sommes tracé.

A propos du difficile établissement de l'imprimerie dans New York même, nous avons fait allusion au peu de sympathie qu'il avait rencontré de la part des autorités pendant toute une époque. Rien n'illustre mieux ce singulier état d'âme que le cas de la Virginie. Près de soixante ans après la fondation de cette colonie, en 1671, un gouverneur de 38 ans d'exercice, Sir William Berkeley écrivait dans une lettre aux lords du comité des colonies ces lignes souvent citées: "I thank God we have not free schools nor printing; and I hope we shall not have these hundred years. For learning has brought disobedience and heresy, and sects into the world; and printing has divulged them and libels against the government. God keep us from both." Comme on le voit, Sir William Berkeley bannissait les imprimeurs de sa colonie à peu près pour les mêmes raisons qui faisaient Platon bannir les poètes de sa République. Il mourut ou fut remplacé peu d'années après avoir proféré cette étonnante déclaration et, vers 1681, sous un autre régime, un certain John Buckner crut le moment propice d'introduire une presse en

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

Virginie et il commença par imprimer les lois de l'année, ce qui n'avait rien de bien révolutionnaire. Cette audace n'en causa pas moins un vif émoi dans la population et surtout en haut lieu. Se basant sur ce que l'imprimerie avait été autrefois formellement interdite en Virginie, le gouverneur Culpeper fit immédiatement comparaître le coupable devant lui, et, après lui avoir intimé l'ordre exprès de ne plus rien imprimer jusqu'à ce que le bon plaisir de Sa Majesté en la matière fût définitivement connu, il exigea de lui comme garantie de son obéissance une caution de £100. Et son premier soin fut ensuite de soumettre à l'autorité royale ce cas de conscience troublant. La solution n'arriva que deux ans après, en 1683, sous forme d'instructions royales à lord Effingham, le successeur de Lord Culpeper. Ces instructions portaient expressément que le gouverneur ne devait permettre "à personne d'utiliser une presse à imprimer pour quelque raison et en quelque occasion que ce fût."

Pour fondre ce rigorisme glacial, il ne fallut pas moins de cinquante autres années d'une lente infiltration de l'esprit moderne. La Virginie n'a revu une presse qu'en 1736 avec William Parks, un typographe venu d'Annapolis dans le Maryland et, comme il est difficile de considérer comme un établissement la passagère entreprise de John Buckner en 1681, c'est bien de cette époque qu'il convient de dater l'introduction de l'imprimerie dans le pays de Pocahontas et du capitaine John Smith.

L'Amérique conquise par la presse à imprimer

Les idées avaient d'ailleurs fait trop de chemin dans ce presque milieu du dix-huitième siècle pour qu'aucune barrière pût encore s'opposer à la marche envahissante de la presse. L'une après l'autre, toutes les provinces déjà colonisées y passèrent. Le tableau suivant qui indique, avec les noms des imprimeurs, les dates de l'avènement de la presse dans chacun des treize états originaux de la République américaine, intéressera sans aucun doute le lecteur.

Les Pionniers de l'Imprimerie sur le Continent Nord-Américain

Massachusetts	Cambridge	Stephen Daye	1639
Pennsylvania	Philadelphia	William Bradford	1685
New York	New York	William Bradford	1693
Connecticut	New London	Thomas Short	1709
Maryland	Annapolis	William Parks	1726
South Carolina	Charleston	Eleanor Philipps	1730
Rhode Island	Newport	James Franklin	1732
Virginia	Williambourg	William Parks	1736
North Carolina	New Berne	James Davis	1749
New Jersey	Woodbridge	James Parker	1751
New Hampshire	Portsmouth	Daniel Fowle	1756
Delaware	Wilmington	James Adams	1761
Georgia	Savannah	James Johnston	1762

De toutes les parties des Etats-Unis déjà suffisamment occupées à cette époque pour justifier l'emploi d'une presse, il ne restait guère que la Louisiane. Thomas a cru que l'imprimerie n'y avait commencé qu'après l'acquisition de ce territoire par le gouvernement de Washington, en 1804. Elle y a cependant existé vers la fin du régime français. Nous connaissons un petit ouvrage intitulé: *Lettre d'un officier de la Louisiane à M. . . . commissaire de la Marine*, qui y a été imprimé en 1764. Ce libelle a même valu à son auteur, le chevalier de Rocheblave, quelques mois d'emprisonnement à la Bastille.

Il y a encore eu des enfances de l'imprimerie sur divers points du vaste territoire des Etats-Unis jusque vers le milieu du siècle dernier. La presse n'a pu suivre que progressivement la civilisation dans sa marche vers l'Ouest. C'est ainsi qu'elle ne fut introduite à Saint-Louis (Missouri) que vers 1808 et à Détroit qu'en 1809 par les soins du célèbre abbé Gabriel Richard.

Sur les lointaines côtes du Pacifique, dans ce qui est aujourd'hui la Californie, il paraît bien que les premières impressions ont été faites en 1833 à Monterey et par les Espagnols relevant de Mexico qui étaient encore maîtres de la contrée. Cette presse de Monterey fut reprise par les Américains en 1846 aussitôt après la conquête et, dès l'année suivante, une autre

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

s'établissait à San Francisco. L'imprimerie achevait enfin sa conquête de l'Amérique en reliant les deux rives de l'océan Pacifique et de l'océan Atlantique.

Il ne nous reste plus qu'à faire voir brièvement dans quelles conditions matérielles et morales ont vécu tous ces pionniers de l'imprimerie dont nous venons d'énumérer à grands traits les travaux. Lorsque nous saurons les difficultés qu'ils ont rencontrées, les obstacles qu'ils ont eu à vaincre, les injustices qu'ils eurent à souffrir, le peu d'avantages qu'ils en ont retiré, nous n'en respecterons que mieux leur mémoire. Ils ont semé dans le sacrifice et dans l'effort ce que nous récoltons aujourd'hui dans l'aisance et dans la liberté.

Il y a une estampe fort rare de la fin du XVI^e siècle, gravée par Philippe Galle, qui représente l'intérieur d'une imprimerie en Hollande: les compositeurs travaillent l'épée au côté; ils sont vêtus comme de vrais gentilshommes, fraise au col, pourpoint luxueux, hauts-de-chausses brodés et enrubannés, et confortablement assis sur des escabeaux garnis de moelleux coussins. Rien ne ressemble moins à l'intérieur d'un atelier en Amérique vers 1640 et même vers 1700. Un Stephen Daye, par exemple, n'eut jamais semblable opportunité de travailler ainsi en sybarite, et s'il portait une arme au côté, ce n'était pas une épée d'apparat, mais plutôt une espingole pour se défendre contre les Indiens féroces du voisinage qui, même dans Cambridge, auraient pu à tout instant envahir sa cabane et lui lever la chevelure. La vie qu'il menait était la vie rude des colons de la première heure, dans un monde nouveau où tout manquait des ordinaires commodités qui sont aujourd'hui le lot du plus humble.

Le métier même d'imprimeur s'accomplissait dans les conditions les plus désavantageuses, avec un outillage rudimentaire et la plupart du temps incomplet. Jusque tard dans le 18^e siècle, il n'y eut sur ce continent ni fonderie de caractères ni fabrique de papier. Pour renouveler son misérable stock de

Les Pionniers de l'Imprimerie sur le Continent Nord-Américain

papier et pour remplacer ses caractères usés, l'imprimeur devait s'adresser à la lointaine Angleterre, et le temps autant que l'argent ne le lui permettaient pas toujours. Lorsqu'on voit les productions un peu frustes de quelques-uns de nos plus anciens typographes, l'on aurait tort de les mépriser, et même d'en sourire. Il suffit de se rappeler les pauvres instruments que la force des circonstances mettait à leur disposition, pour admirer le parti déjà remarquable que leur industrie et leur application en ont su tirer. Ils étaient loin de ces merveilleuses presses mécaniques d'aujourd'hui qui déroulent en une seule heure plus de 100,000 pages d'impression. La presse même que manoeuvrait un Benjamin Franklin vers 1740 n'était pas sensiblement différente de celle qu'employaient déjà les plus anciens imprimeurs de la fin du XVIe siècle. Manoeuvrée à bras, elle ne pouvait frapper que 200 ou 300 impressions à l'heure, avec un homme pour encre les formes et un autre pour opérer le levier. Le travail était en fin de compte aussi peu rémunérateur que pénible.

Mais les conditions morales dans lesquelles ont travaillé les pionniers de notre imprimerie étaient peut-être plus déplorables encore. Ils vivaient dans un temps qu'il ne faut sans doute pas juger avec nos yeux d'aujourd'hui mais où la liberté ne connaissait guère encore que des entraves. Un imprimeur, qui n'était pas un simple employé à gages du gouvernement, était par définition un libelliste et un fauteur de discordes. Toute velléité d'exprimer une opinion sur la chose publique était étouffée par les autorités. L'intolérance religieuse était peut-être pire encore dans les nombreuses communautés théocratiques qui pullulaient alors dans les colonies nouvelles. Il ne faisait pas bon d'imprimer quoi que ce soit qui ne fût pas du credo de la faction prépondérante.

En 1667, à Cambridge, Samuel Green ayant commencé d'imprimer *l'Imitation de Jésus-Christ*, de Thomas à Kempis, il fut aussitôt dénoncé à la Cour des Anciens et ce sévère aréo-

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

page, après en avoir mûrement délibéré, rendit l'ordonnance qui suit: "This Court being informed that there is now in the Presse reprinting a book that Imitates Christ, or to that purpose, written by Thomas à Kempis, a popish minister, wherein is contayned some things that are less safe to be infused among the people of this place, Doe commend it to the licensers of the Presse the more full revisal thereof and that in the meantime there be no further progresse in that work."

Il n'y avait que vingt-cinq ans que John Milton avait lancé à la face du monde dans ses *Areopagitica* son immortelle protestation en faveur de la liberté de la presse. La semence qu'il venait de jeter n'avait pas encore levé.

Pour peu qu'un imprimeur fût doué d'un peu d'indépendance d'esprit, et un grand nombre d'entre eux n'en manquaient pas, il était marqué pour l'amende et même pour la prison. Le martyrologe des imprimeurs de l'Amérique est presque aussi imposant que celui de l'Europe. On connaît les tribulations de William Bradford, jeté dans les fers en 1692 par ses frères Quakers pour une divergence d'opinion religieuse, et la mésaventure plus bruyante encore de John Peter Zenger à qui une critique un peu vive du gouvernement d'alors valut en 1733 de longs mois d'emprisonnement dans New York. En 1722, à Boston, James Franklin, le frère du célèbre homme d'Etat, fut lui-même emprisonné pour un crime non plus grave et il n'obtint sa liberté qu'à la condition de ne plus imprimer son journal, le "*New England Courant*".

Dans cette double condition d'une situation matérielle qui handicapait leurs efforts et d'un entourage d'intolérance qui exposait à tout instant leur entreprise à une ruine soudaine, l'on conçoit que nos premiers imprimeurs aient rarement fait fortune. La plupart n'on laissé à leurs enfants que la pitance absolument nécessaire à la vie. Il se peut que quelques-uns aient dû leur pauvreté à quelques fragilités ou à une mauvaise entente des affaires, mais presque tous ont été pauvres par la rudesse même des

Les Pionniers de l'Imprimerie sur le Continent Nord-Américain

temps où la Providence les avait fait vivre, par la coupable indifférence de ceux-là même qu'ils nourrissaient si généreusement du pain intellectuel, et par les injustices dont une tyrannie autoritaire les a trop souvent abreuvés. Une semblable pauvreté ne diminue pas, elle honore. Et à ce titre nos anciens imprimeurs ont droit à notre respect comme à tant d'autres ils ont un inaliénable droit à notre reconnaissance. Ils ont mangé pour nous le pain amer des débuts au milieu des déboires et des vicissitudes, et leur éternel mérite sera d'avoir non seulement allumé, mais d'avoir, au prix du plus rude labeur, empêché de s'éteindre, dans le vent et dans la tempête, ce flambeau qui luit aujourd'hui sur notre sol avec une intensité si flamboyante, le flambeau de l'Imprimerie.





UNE SEULE EXIGENCE: LA PLUS HAUTE PERFECTION . . .

Les moulins Rolland fabriquent une grande série de papiers pour répondre à tous les goûts et à tous les besoins. Ces papiers s'échelonnent depuis le tout-bisulfite jusqu'au tout-chiffon, mais chacun, dans son genre et pour l'usage auquel on le destine, est aussi parfait que peut le faire la main-d'oeuvre la plus habile.

PAPIERS D'ÉDITIONS DE LUXE,
PAPIERS D'ÉDITION ET PAPIERS OFFSET

Laurentic Japan
Rolland de Luxe Belvedere Book Zephyr Antique Book
Superior Offset Ropaco Offset

PAPIERS BOND ET LEDGER

Superfine Linen Record Rolland Antique Vellum
Rolland Antique Linen Rolland Parchment Executive Parchment
Earnscliffe Linen Bond Empire Linen Bond
Canadian Parchment Colonial Bond Service Bond
Mount Royal Bond Rockland Bond

PAPIERS À POLYCOPIER

Sign-o-Graph Rolland Duplicating Investment Quick Drying

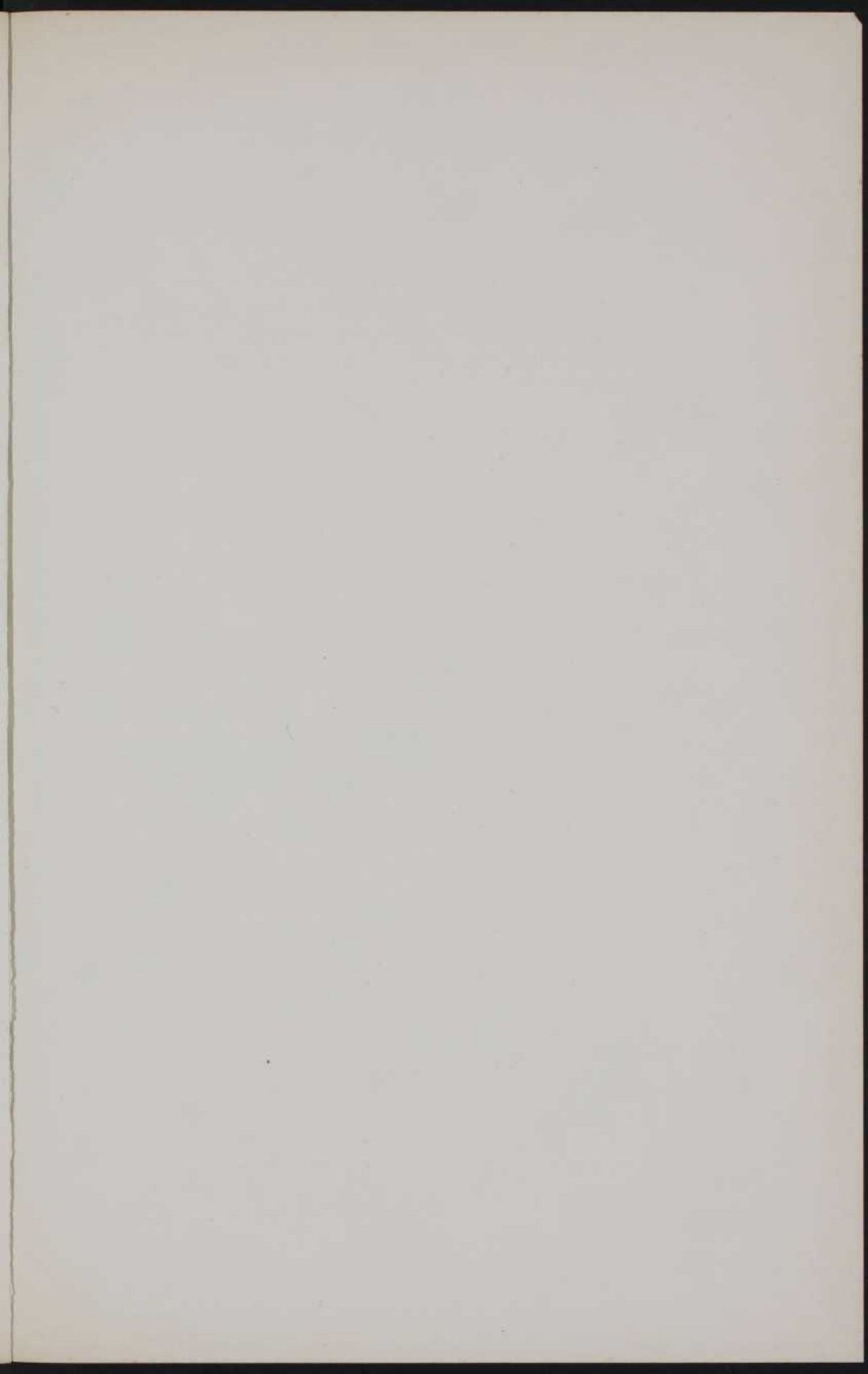
PAPIERS MINCES ET PAPIERS POUR POSTE AÉRIENNE

Rolland Extra Strong Colonial Manifold
Skyway Bond Croydon Air Mail Bond

PAPIER POUR MACHINE À COMPTABILITÉ

Dactypost





Ce livre

a été composé en monotype Deepdene
dont les pages ont été lithographiées sur Laurentic Japan, blanc, 180 M,
à bords non ébarbés, et la couverture sur 280M.

COMPAGNIE DE

Papier Rolland

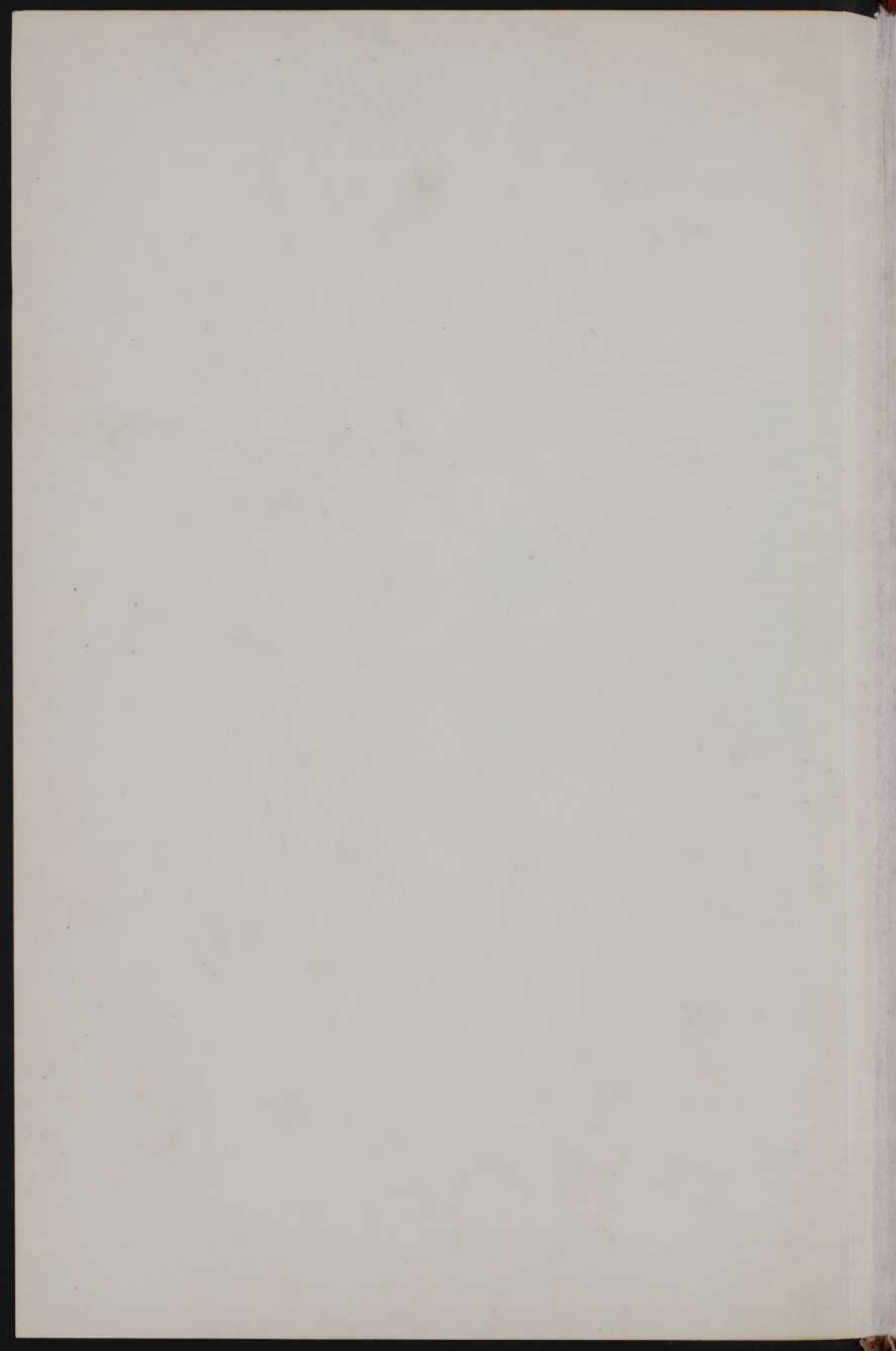
LIMITÉE

FABRICANTS DE PAPIERS FINS DEPUIS 1882

Siège social à 1645 ouest, rue Sherbrooke, Montréal, P.Q.

Moulins à St-Jérôme, P.Q. et à Mont-Rolland, P.Q.

Succursales à Toronto, Ont., Winnipeg, Man. et Vancouver, C.B.



CAB 000 231 163

